

La coalition provoquée par Gandhi, et qui semble durable, est un grand acte politique dont la portée est immense et les conséquences futures incalculables. Au point de vue qui nous occupe, elle atteste que la religion a été pour Gandhi un instrument, non un but.



Les idées et les tendances qui se sont fait jour dans la propagande religieuse de Gandhi, nous les voyons se manifester identiques dans le plan « national » de son apostolat.

Sans doute, Gandhi prêche le *Swaraj* (autonomie nationale, *home rule* indou), et le *Swadesh* (utilisation exclusive des produits nationaux. Sans doute, il a sans cesse à la bouche les mots de *vertu nationale* ou de *crime patriotique*. Mais il ne faut pas en conclure hâtivement au nationalisme de Gandhi ; on ferait fausse route.

En réalité, l'action révolutionnaire du porte-paroles de l'Inde est beaucoup plus sociale que nationale. Il y a un abîme entre les idées qui l'animent et les mobiles purement xénophobes qui excitent les Irlandais et les Égyptiens, par exemple (ou tout au moins la majorité d'entre eux).

Il a toujours défendu le pauvre peuple, le travailleur opprimé. Dans l'Afrique australe où s'écoula la première moitié de son destin de formidable militant, son activité se dépensa pour la cause des malheureux ouvriers esclaves expatriés de l'Inde, outragés, maltraités, pressurés. Dans l'Inde, lors des affaires de Champaran, de Kaira, il prit en mains la cause des ouvriers pauvres, et il intervint à diverses reprises en faveur des prolétaires dans des grèves dirigées contre des patrons qui étaient presque toujours des indous (dans de mémorables circonstances, il empêcha les grévistes de capituler en faisant lui-même la grève de la faim !)

L'Anglais n'est pas pour lui l'ennemi de race, haïssable en principe en tant que tel. Gandhi l'a écrit, dit et répété sous bien des formes et s'est toujours défendu de nourrir et de propager la haine de l'Anglais. Il se dresse tout entier contre cette haine. Mais il n'admet pas que l'Inde puisse continuer comme elle le fait, nonobstant les statistiques « auxquelles on fait dire ce qu'on veut », à s'appauvrir et à agoniser au profit des exploiters qui ont mis la main sur elle. L'Anglais est l'opresseur commercial et industriel. L'autonomie de l'Inde n'apparaît pas au grand Conducteur désirable comme le triomphe d'une énorme organisation ethnique, d'une race, d'un nom, d'un orgueil national qu'humilie le joug de l'étranger ; mais il l'appelle comme le remède contre la main mise d'un despotisme capitaliste s'annexant des territoires et des peuples pour posséder des débouchés et des clients. C'est le paupérisme effrayant du prolétariat affamé de l'Inde qu'il ne peut supporter. La lutte contre la machination anglaise est une forme caractérisée de la lutte des classes.

Quand il dit que « c'est un péché d'acheter à l'étranger des produits au lieu de les acheter au voisin, au compatriote affamé ; quand il organise le tissage à domicile dans les villages, le métier familial, et enjoint à ses adeptes de ne faire de transactions qu'entre eux, il a en vue non pas des représailles ou un séparatisme géographique vis-à-vis du conquérant mais une plus juste répartition du travail et de ses produits, et une organisation concrète, soustraite à l'arbitraire du sort des producteurs.

Il ne se fait pas illusion sur la duperie que constitue pour les peuples le patriotisme, prétexte éclatant des Profiteurs. Son inflexible clairvoyance lui permet de discerner à la fois dans toutes ces questions de patrie ce qui apparaît sur la scène aux pauvres yeux de la pauvre fou-

le, et ce qui, dans la coulisse, conduit tout. Dans une curieuse étude sur l'indépendance de l'Italie il écrit avec une précision toute marxiste, et qui témoigne de l'étendue et de la pénétration de son jugement : « La soi-disant guerre nationale italienne contre l'Autriche était un jeu d'échecs entre deux souverains rivaux où le peuple italien jouait le rôle de pions... ». Au reste, il met les points sur les i et fait des déclarations plus péremptoires encore :

« Mon patriotisme d'Indou ne sera pas satisfait si vous remplacez la tyrannie anglaise par celle de nos Princes ».

Ce sont donc des préoccupations économiques qui dominent le maître d'Ahmedabad qui a dit que « pour un peuple qui a faim, la seule forme sous laquelle Dieu puisse apparaître, c'est le travail et la nourriture ». Mais le nationalisme est un mode d'expression saisissant, une terminologie irrésistible, qui rend plus visible et pittoresque la revendication économique qu'il revêt et avec laquelle il coïncide — et il est normal que malgré le danger présenté par cette confusion, on ait tendance à laisser l'idée se montrer par sa face nationale.



Il est impossible de ne pas noter le perpétuel souci de Gandhi de s'appuyer directement sur les masses ouvrières et paysannes. Il me paraît assez inexplicable que Romain Rolland ait dit que Gandhi était l'homme, non de la majorité mais de la minorité. Il n'a manifestement pour la partie de la population proclamée (par elle-même) l'élite, pour les lettrés et les intellectuels, qu'une condescendance assez hautaine. Voici, entre autres documents concluants à cet égard, le passage d'un discours prononcé par lui devant un vaste auditoire d'étudiants :

« L'appel que nous adressons à la classe éclairée de l'Inde et à sa classe commerçante — une petite goutte dans l'océan des millions d'artisans et paysans dont est composé le peuple de l'Inde — est fait pour les mettre à l'épreuve. Croyez-moi, nous arracherons le *Swaraj* aux mains insolentes, et nous planterons le drapeau de la liberté, peut-être avec votre assistance, mais sans vous, s'il le faut. L'Inde éclairée ne représente pas aujourd'hui toute l'Inde. L'Inde peut rester confiante, même si toute sa classe éclairée devait perdre l'espoir, la foi, le courage et la force. C'est cette certitude que me soutient. » Ces paroles ne viennent pas à nos oreilles comme des étranges...

Certes il est puéril de vouloir faire entrer de force les idées des autres et les réalités qui appartiennent à tous dans un dessin préconçu. Je reconnais qu'il y a des différences entre le programme d'un Gandhi et le nôtre, mais je remarque que ces divergences ne sont pas fondamentales, ou bien qu'elles sont en voie de transformation. L'esprit de Gandhi — non son cœur — est en continuelle évolution. Par exemple, il n'a pas envisagé tout d'abord un affranchissement national allant jusqu'à séparer l'Inde de l'Angleterre. Enregistrons ce loyalisme qui était celui des États-Unis au début de leur campagne d'indépendance, comme il était, vis-à-vis du roi de France, celui des députés du Tiers en 1789 — enregistrons-le pour noter que Gandhi l'a rejeté quand son expérience l'a mis en présence de la déloyauté britannique et des grandes nécessités vivantes.

